

[13 janvier, Paris]

[X] 13 janvier 1954. Treize heures.

[Le Nouvel An s'est bien passé.

Par hasard, avant-hier, ai relu mon journal de Toulon : envie de rire et de pleurer. Ai résolu de tenir mon journal – comme avant, avec détails et dialogues. Mais ne me sens aucun courage.

Hier, soir, Médina (le metteur en scène) est venu pour écouter ma deuxième pièce. Et il m'a dit que je me « foutais dedans ». Je crois qu'il a raison. Mais une fois qu'il fut parti, je ressentis comme un lourd poids sur le cœur, véritablement un poids physique, et m'allongeai, incapable de parler ; Marcelle fut très inquiète.]

[X] Ma vie présente est calme apparemment. Pourtant j'ai déjà trente ans et n'ai rien, une pièce qui « attend » d'être jouée (par Médina) ; un roman qui « attend » d'être publié. C'est tout. De plus, des poèmes, et ce long roman en cours depuis quatre à cinq ans. Inutile de dire que j'abandonne la pièce en cours depuis un an.

Que vais-je faire ? À tous les points de vue, je suis un raté. Socialement, en n'étant que instituteur. Et fondamentalement, en n'ayant, non seulement aucune gloire, mais même aucune œuvre publiée. Hier soir, après le départ de Médina, pendant un court instant, j'ai souhaité... l'anéantissement. Car ce ratage d'aujourd'hui contraste trop avec ma folle assurance de jadis, liée à ma jeunesse, et dont je viens de revoir l'image dans mon journal d'il y a dix ans. J'avais vingt-et-un ans. Une vie active. L'espoir.

Le pire, c'est que, au fond de moi-même, je n'ai pas tellement changé d'opinion sur moi-même. Je crois que peu à peu, la vie se charge pesamment de m'en faire changer. Lorsqu'on critique féroce, lucidement, mes pièces, poèmes, romans, je me rends compte de l'inanité de mon énorme orgueil. Et malgré cela, je continue – c'est plus fort que moi – [à me croire le premier, le génie, l'élite presque.] Ça relève peut-être de l'asile. Et pourtant, je sais très bien que je suis pareil aux autres. Seulement avec « quelque chose » en plus. Quoi ? Connerie interminable.

Vie. Avant-hier un de mes élèves – attardé, très nerveux – a voulu se jeter par la fenêtre. À temps, je l'ai retenu. Je deviens calme, maître de moi, et du même coup, perd toute audace, tout culot. En particulier, dès que je parle de mon œuvre, dès que je vois quelqu'un dont elle dépend, je perds contenance. Un vrai complexe. Mon Dieu ! Je ne sais plus quoi penser ! [X]

[14 janvier (1), Paris]

14 janvier. [19]54. Dix heures (matin).

Ma mère me dit que Médina a sans aucun doute raison : il est d'une lucidité très sûre. Donc, j'abandonne ma pièce. D'ailleurs, moi-même déjà, ne parvenais plus à écrire le troisième acte. Justement, puisqu'on parle d'acte, il faut qu'une pièce soit une action. J'avoue que cette deuxième n'était comme dit Médina qu'une « monstrueuse verbosité ». Il n'a peut-être pas osé : verbiage.

Et puis, j'y trouve dans cette pièce, un horrible relent « d'âme slave ». Infect. Souffrance, châtement. Ma propension à « faire du sous-Dostoïevski » est lamentable. Et je vois à peu près d'où ça provient : pitié sur moi-même, tellement grande qu'elle me fait tout considérer d'un œil humide. Oui, c'est assez grotesque. [X] Ah ! M'en sortir !

Or déjà commencer par le social. Je n'ai pas honte et en même temps j'ai honte d'être instituteur.

Avant-hier, un collègue, à l'école me demanda d'emmener dans sa classe l'aîné de mes élèves attardé. J'acceptai. C'est un garçon costaud, de treize ans, terriblement nerveux. Nous montâmes, la classe commençait. Un quart d'heure s'écoula, environ, quand la porte s'ouvrit violemment, et mon élève, pâle, hors de lui, hurlant, se précipita vers sa table, saisit l'encrier, (sa main tremblait tellement que l'encre se répandait sur sa manche et sa chaussure), et hurla vers l'escalier « salaud » !

Par cet escalier en effet, arrivait l'autre instituteur, blême également. Mon élève – Bautilly – commençait à pleurer.

- Retenez-moi, Monsieur Schreiber.

Je m'approchai de lui, très calmement :

- Louis, pose cet encrier.

Tremblant toujours, il le reposa. L'instituteur était là maintenant, avec une tête de faux-jeton qui me dégoûta. Sa voix était pincée :

- Il faudrait un docteur, n'est-ce pas ?

Bautilly hurla :

- Je n'ai pas attendu après vous pour en voir.

Il était agité de soubresauts. L'instituteur reprit :

- Vous me l'enverrez tout à l'heure, quand il sera calmé.

Je n'eus pas le temps de répondre. Bautilly simplement fit : ah ! et se précipita vers la fenêtre. Elle était ouverte. Mais heureusement, avec une épaisseur de radiateur devant. Il y eut un instant de stupeur. Déjà la moitié du corps de Bautilly était dans le vide. Je hurlai :

- Bautilly, tu es fou.

Et me précipitai, le tirai violemment en arrière. Il s'affaissa, en larmes, secoué de soubresauts, et je fis signe au « collègue » de partir. Longuement, je calmai Bautilly, lui parlant comme à un enfant, l'enlaçant par les épaules. Il me raconta que l'instituteur lui avait à l'improviste flanqué un coup de poing sur la joue. En effet, elle était rouge. Voilà. Malgré ce que j'en [illisible], je réussis avec les enfants. Surtout ceux-là. Ils m'aiment assez, m'obéissent presque complètement, sont calmes même quand je ne suis pas là (lorsque je viens en retard ce qui m'arrive assez fréquemment !). Oui. C'est la troisième année que je suis dans cette école, et l'an prochain j'ai décidé de préparer le concours d'inspection. Ça peut être intéressant.

À part ça, rien. Vie la même, travail, et pour moi, quelques misérables aventures dont j'ai honte après coup, [X] car en plus du dégoût, il y a le mensonge à Marcelle. Et puis, quelle audace d'en parler ici, dans ce journal, ce cahier, qui traîne sur mon bureau. Mais jamais Marcelle ne se permet de le regarder. Oui, j'ai honte. [X] Hier soir, par exemple, ai raconté à Marcelle que j'allais voir Ludovic, et en réalité rencontrai une collègue de l'école, assez vieille, laide, maigre. Nous allâmes à l'hôtel. Ce fut très quelconque, malgré ses ahanements. Au retour, dus inventer toute une conversation avec Ludo.

Ah ! Où est mon cynisme insouciant de Toulon ! [X] Est-ce la vieillesse ou l'attachement à Marcelle ? Les deux, sans doute.

Cet après-midi, vais voir Nadeau. C'est ce critique connu à qui Pichon a dû passer mon roman. Déjà deux mois et aucune nouvelle.

À tout hasard, hier, ai téléphoné à Pichon : c'est France Guy qui m'a répondu. Qui a essayé au moins. Elle est perdue. Peut à peine parler. Vraiment elle s'y est prise trop tard pour se soigner. Car l'an dernier déjà elle était malade, et continuait à courir à son théâtre. Et maintenant, voilà.

À part ça, peu de choses. Pour voir Nadeau, vais décommander mon rendez-vous avec un jeune peintre, connu à l'école (il est prof de dessin) avec qui déjà nous avons eu de longues conversations sur l'art, etc. Lui et sa femme sont très gentils. Dans l'une de ces conversations je l'ai assez bousculé, disant qu'il n'allait pas au bout de ses tableaux, et que cette timidité risquait de l'étouffer. Il me dit que ça l'a terriblement secoué et que, grâce à moi, il se sent presque délivré. Oui, au fond, les conseils...

[17 janvier, Paris]

17 janvier. Dimanche. Seize heures. 1954.

Dehors, véritable printemps : Marcelle lit « au lit » et moi écris, en peignoir. Tout à l'heure, vais m'habiller.

Avec Nadeau, l'entrevue a été assez cordiale : il n'a pas encore lu mon roman. Vaste bureau, mal meublé. Qui sert en même temps de salle d'attente. De sorte qu'on ne peut pas vraiment le voir seul. Quand j'entrai, parlant à Nadeau et à son secrétaire, un écrivain, dramaturge qui commence à être connu. Ami de Thomas qui m'y [*sic*] présenta, il y a dix ans. Un type horrible, laid et con, parlant d'une voix de fausset, se trémoussant. Les deux autres semblaient assez froids. Quand il partit, Nadeau s'approcha, me serra longuement les mains et j'expliquai que je venais pour mon roman *Sang et eau* présenté par Pichon, que je n'osais – vu l'état de sa femme – déranger en ce moment.

- Je ne l'ai pas encore lu, fit Nadeau, sinon les vingt premières pages. Il faudra que je relise en entier. Avez-vous écrit d'autres choses ?

Il souriait et je souris aussi :

- Oh ! Un long roman, qui est loin d'être fini et quelques poèmes. Pourquoi ? Vous trouvez que livre est mauvais, alors vous me demandez si j'en ai un autre ?

- Mais ça n'a rien à voir, fit-il.

Il connaissait le sujet du roman mais ne se rappelait aucun épisode des vingt premières pages. Les a-t-il vraiment lues ? On verra bien. Nous parlâmes de sa revue, des poèmes que je pourrais éventuellement lui apporter. Bref, que j'attende quinze jours.

De là, chez Ludovic, rue Royale, par les Tuileries. Beau temps sec. Il m'accueillit très gentiment. Longuement, je lui expliquai tout : échec de ma deuxième pièce, Nadeau, etc. Il a établi un plan de démarches à faire au cas où Nadeau refuserait ce livre. Après, Ludovic et moi évoquâmes les souvenirs de régiment et le hasard des amitiés.

Je rêve. Où me promener tout à l'heure ? Avec Marcelle, avons évoqué la vie en province au cas où l'an prochain je serais reçu au concours d'Inspection. Certainement, j'aurai pas mal de temps libre pour écrire. Mais la gloire ? Attendre.

Lundi, irai peut-être au rendez-vous avec la jeune tante de Ludovic, vierge (!) et qui ne se laisse qu'embrasser. Pourquoi toutes ces aventures alors que j'ai Marcelle ? (en train de laver la vaisselle dans la cuisine-salle de bain). Mystère. Pourtant, l'aventure de l'autre soir, avec la maigre institutrice, m'a éccœuré. (Pourvu que Marcelle ne lise pas ces pages !)

Voilà. Routine, entrecoupée d'autres routines. On verra, oui, on verra, mais je suis bien incapable de dire quoi.

[19 janvier, Paris]

19 – 1 – 54. Vingt-deux heures.

Soyons clairs : depuis 1947 ou 48, j'écris un roman. Avec, il est vrai, de longs intervalles. Il a déjà mille quatre cent quinze pages manuscrites. Et que vaut-il ? Peut-être même pas de la merde, qui elle – au moins – pue. Entre temps, j'ai écrit cette pièce qui attend d'être jouée par Médina. Et la deuxième pièce qui est ratée. De plus, j'avais commencé – il y a quatre ans – un court roman, que j'avais abandonné après un an, parce qu'il était *id.* raté. Qu'ai-je ? Tout, tout, raté ! Et moi ?

O Seigneur ! Ne m'abandonne pas. Pourtant : d'une part je pense (si l'on peut dire) des choses anti, c'est-à-dire en dehors de Dieu. D'autre part, je l'implore. En ce moment, je l'implore, alors que mon roman (mille quatre cent quinze pages) parle d'un jeune type qui a mis tout son espoir dans l'instant précis de la mort, car il espère que seul cet instant peut le délivrer. De quoi ? De tout, y compris Dieu. Bien sûr, ce sera l'échec. L'échec doit être tenté, car lui seul a contact avec l'absolu. Philosophie du « désperado ». Nietzsche à rebours. Mais après tout, l'échec comme la réussite, n'est jamais que dans les faits. Une issue...

[20 janvier, Paris]

20/1/54

Le roman que je viens d'achever *La Statue de sel* d'Albert Memmi, m'oblige à un examen de conscience serré : lui, c'est un Juif tunisien, repoussé au fond par tous : Occident et Orient, et même par ses propres coreligionnaires qui ne le comprennent plus du fait de la culture qu'il atteint. Et lui, ne les comprend plus, également. Il part donc en Argentine, sachant que – quel que soit son travail – il sera toujours un étranger.

Livre au demeurant bien conduit, vigoureusement et aussi – quel repos ! – sans prétentions. Or, moi je suis (je vais l'avancer enfin) juif. Et je songe à mes pages délirantes de journal que j'écrivais à Nice en 1942 ou 43, lorsque j'insultais carrément cette religion. Honte sur moi !

La peur et la lâcheté : voilà un des éléments de ma personnalité. La peur la plus vile, la plus capable de toutes les bassesses.

Aujourd'hui encore, à tout le monde, je cache que je suis juif. Bien. Oublions que j'ai été volontairement à l'O.T. Que souvent j'admirais les Allemands, allant jusqu'à souhaiter leur victoire, que toujours je me suis réjoui de ne pas ressembler à un Juif et de porter un nom neutre.

Oublions tout ça, à la rigueur : j'aurais pu au moins me rattraper, si l'on peut dire, vivre « dignement », c'est-à-dire comprendre que j'avais fait fausse route, changer le sens de ma vie, lutter, je ne sais pas quoi au juste, mais enfin et surtout, voir la vie sous un autre angle. Me mettre d'accord avec moi-même.

Or, je n'ai rien fait – au contraire, je me suis acharné à garder la personnalité que je m'étais découverte, à l'asseoir « solidement » sur des bases philosophiques, bref à chanter cette lâcheté même. Si j'étais entièrement lâche, haineux, vil, bas, tout serait dans l'ordre. Mes livres (quel grand mot !) seraient le reflet sincère de mon être.

Mais mon être, après tout, c'est du fabriqué. De mon attitude d'un moment, je tirai une idée générale, pour ne pas me désavouer – et surtout – pour ne pas désavouer ce que j'écrivais. Mon « genre » d'écrire s'était imposé à moi en quelque sorte, fait de cynisme, de hargne, de lâcheté. Mais déjà ce genre ne correspond peut-être plus à ma vraie personnalité. De là, ce décalage, cette impression de fausseté que l'on peut avoir à me lire. Fausseté, puisque j'écris des choses auxquelles [,] peut-être, je ne crois plus.

Parallèlement, ma vie extérieure, je la marquais du même sceau d'incapacité, de lâcheté. Oh ! Pas le grand format – qui pourrait avoir une certaine allure – mais le petit format. Par exemple, avec Marcelle, je me suis mis à vivre par amour, mais aussi par adéquation sexuelle aux motifs souvent peu avouables (ses expériences antérieures qui m'excitent, etc.), par besoin d'être cajolé et chouchouté (elle a treize ans de plus que moi), par peur de toute responsabilité inévitable, que l'on acquiert automatiquement lorsqu'on épouse une femme jeune, etc. etc. Bien sûr, la vraie tendresse est venue, et j'aime Marcelle, avec son beau visage rond. Et elle me comprend admirablement, dans la mesure du possible, évidemment.

Je la trompe. Ce ne serait rien. Mais je le fais avec ce même esprit de lâcheté, ne revoyant jamais la femme avec qui j'ai couché une fois, indifférent à la beauté ou à l'âge de ma partenaire, mais heureux seulement si elle est mariée, a des enfants, car alors j'ai l'impression puérile de faire le mal (oh ! petit format !), de salir une vie de famille, de salir une mère vis-à-vis de ses enfants. Et ça me fait jouir, plus que si la femme est belle.

Ces misérables aventures, je n'en parle même plus dans mon journal : elles se ressemblent toutes. Au dancing, au jardin, j'entame une conversation « cousue de fil blanc » et, quand les deux parties sont d'accord, on se revoit dans une chambre d'hôtel. Très rarement, on se revoit après, et quelquefois aussi, elles s'amourachent de moi et je ne sais comment m'en défaire. Quand je reviens auprès de Marcelle, je fais mille grâces et gamineries, et tout marche.

Admettons que beaucoup d'hommes soient comme moi : mais ce n'est quand même pas très reluisant.

Je suis hypocrite. Souvent, voir ma mère, lui téléphoner, m'assomme : mais, je le fais parce que je sais à quel point ça lui fait plaisir.

De ma vie sociale que dire, sinon que la même indigence s'y manifeste ! Échec ou abandon d'examens et concours. Même flemme de me préparer sérieusement au primaire C.A.P. Instituteur, pas même titularisé. Baillant dans ma classe. Voilà le tableau. Avec tout ça, mon père subvient en partie (pour le tiers) à nos besoins, et ma mère fait ce qu'elle peut pour ajouter encore à ce tiers.

Pendant ce temps, justification de tout et espoir suprême, j'écris. Mais qu'est-ce que j'écris ? Des pièces, romans ou poèmes, où tout est axé sur la haine, et le refoulement ou défaite de l'extérieur. Mais n'est-ce pas là simplement une attitude ? Dictée par mes déceptions littéraires ? Est-ce que je pense vraiment par exemple, que l'instant, le passage de la vie à la mort est l'essentiel ? (thème de mon grand roman !). Certes, il se peut que je sois parvenu à le penser sincèrement. D'ailleurs, avant ma grande frousse des Boches, avant-guerre, j'avais déjà une attitude à peu près semblable. Des idées en puissance. Par conséquent, il se peut que mon « noir » ou mon « gris » soit à peu près sincère.

Mais il y a autre chose : mon amour de ce qui est original, ma mauvaise foi. Rarement j'admets que l'œuvre d'un autre soit valable. Surtout, je ne peux supporter de laisser indifférent. Il faut que mon œuvre étonne. Bouleverse. Souvent j'écris, non pas en fonction de tel ou tel sujet, mais en fonction de son originalité, de sa puissance de choc, puis, pour m'excuser en quelque sorte, je le rattache – j'essaye du moins – à quelque idée générale, à quelque philosophie profonde, qui, aussitôt, justifie ce sujet, me le rend valable, me fait oublier que je ne l'ai choisi qu'en fonction de son originalité, et l'insère – soit disant – dans mes préoccupations générales. Voilà la mauvaise foi.

Où me conduit-elle ? Peut-être à la longue, est-elle devenue la bonne foi, car je ne peux plus moi-même m'y reconnaître. En tout cas, dans la vie, j'ai pitié, je pleure, je prends parti, (dans la mesure toujours de mon petit format), et ne ressemble aux lâches de mon « œuvre » que par le caractère artificiel que je crois avoir donné à ma vie.

J'ai des amis : Ludovic – du régiment (son père est antiquaire rue Royale), et ceux qu'il m'a présentés (Chadanne, l'acteur et Médina, metteur en scène). Un jeune peintre avec qui j'ai fait connaissance à l'école rue Littré, très gentil, peut-être doué, mais qui déjà me rase un peu. Ai été chez lui, connaît sa femme, ses tableaux. De quoi parler ?

Conclusion (provisoire) : incapable de sortir de moi-même. Mais que vaut ce moi coupé de l'extérieur ? Puérilité. Oui, je crois que par certains côtés, je suis très « attardé ».

[26 février, Paris]

26 – 2 – 54.

Malade : grippe sans température, mais qui laisse très affaibli. Donc hier, n'ai pas pu me présenter au C.A.P. Tant pis. Verrai l'an prochain.

Nadeau a accepté mon deuxième récit. Il a dit qu'il fallait le détacher du premier, que ces deux récits n'allaient pas ensemble et que le deuxième est supérieur au premier. Malgré mes remarques sur le parallélisme des deux, etc., il n'acceptera de s'occuper que du deuxième, disant d'ailleurs que c'est assez gros pour former un roman. J'ai fini par accepter.

Séance tenante, ai détaché la première partie. Nadeau va donc présenter la deuxième au comité de lecture. Car il ne suffit pas que lui l'accepte. Il faut encore deux autres voix au comité pour que ce soit publiable. Or, rien ne dit que j'aurai ces deux autres voix. Je suis donc à la fois content que [,] au moins la deuxième partie [,] ait plu à Nadeau, mais très perplexe quant au résultat final.

Tout cela se passait jeudi il y a huit jours. Ai de plus, dans ce bureau fait connaissance avec Dhôtel. Il venait présenter à Nadeau et à son adjoint ([illisible]) son dernier roman. Un petit homme âgé et à lunettes. Nadeau alla au-devant de lui, lui parla, et ainsi, je sus que c'était Dhôtel. Je me présentai. Et Dhôtel parla tout de suite de mon roman, comme si je lui avais envoyé hier. Nadeau écoutait.

- C'est un cercle, disait Dhôtel. Un vrai cercle. Mais vous verrez : vous vous en sortirez.

Nous parlâmes assez longuement, et je partis assez content. Nadeau m'a dit de revenir dans quinze jours. Pourvu que cela marche maintenant et qu'on ne me claque plus la porte au nez à la dernière seconde.

La première partie, je l'ai aussitôt portée à Ludovic pour savoir ce qu'il en pense. Je vais peut-être le présenter à Cendrars. Car si on peut éditer la deuxième sans la première, on peut éditer la première sans la seconde.

Aucune nouvelle de Chadanne avec ma pièce. Ni (évidemment) de Médina.

[5 avril, Paris]

5 avril 1954. Treize heures.

Les pourparlers avec Nadeau continuent : les trois lecteurs de la maison ont lu mon roman. Et le troisième refuse de l'éditer. Pourtant, tous y voient du talent, même grand. Mais ce n'est pas « vendable » paraît-il. Plus qu'une chance : Nadeau m'a dit de présenter cinquante pages de mon roman en cours. S'il plaît, ils publieront le premier roman, pour ne pas « perdre un auteur ». Nadeau m'a dit que si j'avais écrit un roman comme on en fait cinquante par mois, j'eusse illico été publié. Mais les manuscrits qui ont le plus de valeur ont le plus de mal à paraître.

En tout cas, avant que je me tape ces cinquante pages, il va me présenter à ce troisième lecteur, Javet, chef du comité de lecture. Sinon, Nadeau présenterait mon manuscrit à Gallimard qui peut publier des choses pas « immédiatement » vendables.

Ai rompu avec Médina. Il m'a dit qu'il renonçait à monter ma pièce. Aussi ai-je porté un manuscrit à Barrault. Continue mon sale boulot dont j'ai par-dessus la tête ! À hurler ! Comment et quoi chercher d'autre ?

Voilà.

[28 mai, Paris]

28 mai 1954. Dix-sept heures.

J'ai trente-et-un ans. Espérons que... cette année va être fructueuse. Depuis notre retour à Pâques, petite vie tranquille : Marcelle ne travaille plus. Avec ce que donnent mon père et ma mère, nous nous débrouillons. Elle a tapé les cents pages de mon dernier roman que Nadeau (ou plutôt l'éditeur) demandait. J'attends.

Il y a deux semaines, suis allé au [théâtre de] Babylone. Le directeur m'a dit que qu'il avait trouvé ma pièce intéressante et qu'il allait la relire... J'attends.

Lis tout doucement quelques pages chaque jour pour mon concours d'Inspecteur. Et travaille toujours à mon roman.

Ma mère, il y a quelques jours a appris de mauvaises nouvelles de ses parents. Ils ont péri. Nous nous en doutions. Mais cette confirmation lui a été pénible. Hier, nous avons été à la campagne (Marcelle et moi et ma mère et la sienne [*sic*]). Ça nous a fait du bien.

[8 juillet]

8 juillet. Onze heures.

Vacances. Nadeau a aimé mon extrait, mais l'éditeur ne marche pas : veut que je présente tout mon roman. Nadeau a dit qu'il parlerait pour moi à Gallimard. Donc, les difficultés continuent.

Me suis retrouvé au [théâtre de] Babylone. D'ailleurs... Passons.

Dans quinze jours, départ en vacances : un mois près de Saint-Tropez. Durant la première semaine, ma mère ira seule à l'hôtel, tandis que Marcelle et moi ferons un tour en Italie (Gênes, Pise, Florence, Venise, etc.). Suis content de sortir un peu des frontières.

Ai lu hier sur les quais un « impressionnant » conte de Kafka. La porte de la loi ne s'ouvre pour personne, et pourtant chacun attend devant celle qui lui est destinée. À chacun est destiné son échec. Le sien propre. Déjà, les thèmes de l'échec et de la solitude. On ne peut supporter les regards de la loi. Son éclat. Pourtant, on sait bien qu'on attend en foule. Et que le problème est d'arriver seul devant la porte. Mais de quelle loi ? Y en a-t-il ? Il me semble que c'est déjà là une réussite. Être devant la porte. Y parvenons-nous jamais ? Y a-t-il une loi ? Ou du moins des instances supérieures à qui l'on puisse s'adresser ? De toute façon, Kafka est vraiment le seul – surtout dans ses contes. Du moins par certains aspects.

[30 août, Paris]

30 août. [19]54. Neuf heures.

Très bon restaurant. Dans la partie chic de Gênes. Plat italien classique. Puis petit tour dans la ville, et en route vers Crémone. Campagne italienne sans intérêt, voitures qui roulent comme des folles, et vers le soir, arrivée. Superbes quartiers du Moyen-Age : la cathédrale, les maisons Renaissance, dalles [,] tombeau de Stradivarius. Et le long du jardin, café bruyant. Notre hôtel était très bon, et Marcelle et moi étions simplement un peu agacés par nos « compagnons » : le petit mari surtout qui semblait tout le temps courir aux cabinets.

Toujours la même campagne et en route vers Venise par Mantoue et Padoue : vieilles villes, pleines – surtout Mantoue – de souvenirs, monuments, bons [illisible] et palais. À Padoue, arrêt, visite de la basilique Saint-Antoine. Soleil, foule. Bruit et pittoresque des églises italiennes, où plusieurs messes se célèbrent simultanément. À cause de mon short, je dus endosser une sorte de blouse qui attira sur moi tous les regards.

Puis, Venise. Que dire ? Impression unique au débouché sur le Grand Canal. Promenade en gondole. Place Saint-Marc, immense. Basilique et cet extraordinaire palais des Doges. La nuit, toute la ville illuminée, vue du minaret [*sic*]. Petits lampions sur les gondoles.

Dédales et rues si étroites qu'on n'y peut écarter les bras. Soleil lourd, et l'eau glauque jusque dans les ruelles. Palais Renaissance, églises. Nous nous sommes tellement promenés que tout le groupe nous attendit au moins trois heures.

Départ dans l'après-midi. Vérone, Milan. Flamboyante cathédrale et immeubles en marbre. Puis, les lacs : Côme, Majeur. Beauté des rives, Stresa et Iles Borromées. Palais. Et du monde. Musique. Mais les îles mêmes sont quelconques. Retour par Turin et les Alpes.

Donc très beau voyage.

Maintenant, au boulot. Préparer le concours d'I.P. (j'ai eu 5 à mon premier devoir). Et mon roman. Curieux : dans ce petit trou de [La] Croix-Valmer, perdu dans les Maures, j'ai rencontré Javet, le directeur littéraire de Julliard, celui qui m'a écrit mais se réserve sur mon roman, que sa femme – qu'il m'a présentée – a aimé. Avons bu l'apéritif, eux deux et nous trois. Le lendemain, sont venus à l'hôtel. En partant, il m'a dit que chez Julliard, je pourrai venir le voir quand je voudrai.

Donc, Paris. Que sera cet hiver, pour ma situation et mes manuscrits ? Éternelle question.

[24 septembre, Paris]

24 septembre. [19]54. Vingt heures.

Il y a deux semaines, nouvelle peut-être étonnante : suis allé au [théâtre] Marigny, ai été reçu par un jeune homme – qui s'occupe des manuscrits et qui me dit que le mien est passé en comité de lecture, a été jugé intéressant et que c'est Barrault maintenant qui doit le lire pour l'opinion définitive.

Par exception, le jeune homme m'a lu l'avis du lecteur qui est un grand critique théâtral à Paris : il dit que j'ai le sens du drame, du dialogue, que j'ai quelque chose à dire et que je ne suis pas prêt de le dire avec complaisance. Il avoue certes que certains passages lui paraissent plus laborieux. De toute façon, il ajoute qu'il y aurait un grand intérêt à me faire travailler. Ce jeune homme a ajouté que cette critique lui paraissait très favorable. Il faut maintenant attendre Barrault.

Ai repris l'école. À Puteaux. Cours préparatoire. B.a.-ba. Pour l'instant, ça peut aller.

Ai pensé au journalisme et ma mère a téléphoné à D. Valery (correspondant E.U. à Paris, fils d'une amie). Mon père au contraire me veut voir passer le concours d'I.P. C'est peut-être plus sage.

Vu Javert. Parlé vacances et vais lui présenter mon premier roman. Nadeau m'a dit que j'avais ébloui Javet cet été sur la plage.

[8 octobre, Paris]

8 octobre. Vingt heures.

Attends la réponse de Javet et Barrault. Il a été très amical quand je lui ai porté le roman. Il l'a feuilleté et sembla trouver des passages intéressants. J'attends. Nadeau a décidé de publier dans sa revue sept des dix-neuf poèmes que je lui ai présentés. C'est un début. Toutefois, je m'étonne de lui voir écarter certains des douze poèmes restants. Il ne m'a pas précisé dans quel numéro ils paraîtraient.

Mon métier me fait horreur, et la perspective d'être inspecteur dans un trou de province me rase. Ma mère a des amis dans la presse et va faire des démarches.

1954

[11 octobre, Paris]

[X] 9 11 octobre. Vingt-et-une heures.
L'enfer. **[X]**

1954

[12 octobre, Paris]

12 octobre. Onze heures.

À l'instant, viens de terminer mon roman : *L'Omnivore*. Depuis sept ans... tout un flot de pensées... Et mille ~~deux cents~~ pages... Que dire ? Tas de rectifications. Mais enfin... Mon Dieu...

[6 décembre, Paris]

6 décembre. Vingt-et-une heures.

Foule de faits qui se réduisent à un immense : ai plaqué à l'enseignement primaire. Et prépare, avec acharnement le concours d'entrée en Lettres à l'École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique. Mon père subvient aux dépenses. Il me paye ce que je recevais dans le primaire.

Tout ça s'est fait un peu tout seul et beaucoup grâce à ma mère et Marcelle. Je tournai rapidement à la folie dans cette saloperie de Puteaux. En revenais gris.

Alors, le 19 octobre, ai dit au directeur que je démissionnai. Puis à l'Inspecteur, dans l'après-midi. À ce moment Marcelle – qui me poussait à partir – et moi ne savions pas comment tout allait tourner.

Mais ma mère a obtenu de mon père qu'il m'aide. Entre temps, j'avais trouvé un concours immédiatement préparable : l'ENSET. Alors, en avant !

Je ne fais que ça : mais c'est fameux après ce que j'ai passé (sans exagération) [sic].

Marcelle tape mon roman. Ma mère vient souvent et elle est contente aussi.

Et puis... et puis Javet a refusé mon roman. J'en eus une crise de rage. Mais rien à faire. Ma mère et Marcelle trouvent que c'est mieux. Ils sont un peu « spéciaux » et eussent passé inaperçus [sic]. Peut-être. On se console... Enfin ! Je compte sur le suivant. Le corrige et bosse le concours.

Si je suis reçu (j'espère fermement) je serai un an à l'ENSET, puis, après la deuxième partie du concours, serai nommé professeur de Lettres dans l'Enseignement Technique.

Mon père s'arrangera pour que je reste à Paris.

Certes, c'est pas l'agrég. Mais quoi ? Ma licence d'enseignement est de Lettres modernes. Puis, il y a plus de chances qu'à l'agrég. Et laquelle ? Russe ? Il y faut des années.

Donc, bûche. Et espère passer.